MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE, DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE

BULLETIN
DE L'INSTITUT FRANÇAIS
D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

BIFAO 27 (1927), p. 127-157

Octave Guéraud

Quelques notes sur le papyrus de Ménandre.

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711264	*La chapelle d'Osiris Ounnefer Neb-djefaou*	Laurent Coulon
9782724711752	*Guide du Caire Islamique*	Hadrien Collet
9782724711660	*Mélanges de l'Institut dominicain d'études orientales 41*	Adrien Candiard (éd.)
9782724711745	*Bulletin archéologique des Écoles françaises à l'étranger (BAEFE)*	
9782724711271	*Du côté de chez Zeus*	Emmanuel Botte (éd.), Hélène Cuvigny (éd.), Michel Reddé (éd.)
9782724711677	*La Description de l'Égypte*	Paul-Marie Grinevald
9782724711714	*La pensée et la pratique pharmacologiques d'Avicenne*	Sylvie Ayari
9782724711899	*BCAI 40*	

© Institut français d'archéologie orientale - Le Caire

QUELQUES NOTES
SUR LE PAPYRUS DE MÉNANDRE

PAR

M. O. GUÉRAUD.

Depuis 1907, date de la première édition publiée par M. Lefebvre, le fameux papyrus 43227 du Musée du Caire a été à plusieurs reprises collationné en entier : par A. Körte en vue de son édition (Teubner 1910 et 1912), par M. Lefebvre une seconde fois (*Catal. gén. des Antiquités égypt.*), par Chr. Jensen à deux reprises (*Rhein. Mus. LXV, Hermes IL*), enfin par S. Sudhaus en vue d'une refonte de sa première édition. Cette seconde édition de Sudhaus (*Kleine Texte 44-46*) achevait de s'imprimer, en 1914, lorsque la guerre éclata. L'auteur partit pour le champ de bataille sans avoir pu achever la correction des épreuves et en exprimant le vœu de donner, une fois la paix revenue, une autre édition plus parfaite. Sudhaus ne devait malheureusement pas sortir vivant de la guerre. Aussi sa seconde édition, ainsi que ses *Menanderstudien*, recueil de notes critiques, sont-elles encore aujourd'hui la base sur laquelle les éditeurs de Ménandre établissent leur texte.

Étant moi-même chargé d'une édition de Ménandre, j'ai profité de mon séjour au Caire pour examiner à mon tour le papyrus. Ce n'est pas que j'eusse l'espoir d'apporter beaucoup de lectures nouvelles, après des savants comme ceux auxquels je succédais; d'ailleurs, depuis treize ans que le dernier d'entre eux était passé, l'état du papyrus n'avait pas pu s'améliorer. Mon principal désir était de pouvoir choisir par moi-même entre les diverses lectures proposées pour un même passage. En particulier certaines lectures et restitutions de Sudhaus m'inquiétaient. Il a lu plus de choses que ses prédécesseurs : parmi les lectures qui lui sont propres, beaucoup sont excellentes, d'autres me semblaient cadrer mal soit avec l'ensemble de la phrase, soit avec le sujet ou avec l'état de l'action à l'endroit de la pièce dont il s'agit. Cependant il est toujours

BIFAO 27 (1927), p. 127-157 Octave Guéraud
Quelques notes sur le papyrus de Ménandre.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

dangereux de rejeter, de sa propre autorité, une lecture qui est donnée comme certaine ou peu s'en faut : aussi étais-je bien aise de pouvoir à mon tour collationner l'original. Comme peut-être d'autres éditions se préparent en ce moment et paraîtront avant la mienne, j'ai pensé que les résultats de mon travail, si minces soient-ils, pourraient rendre service à leurs auteurs et c'est pourquoi j'ai cru devoir les exposer ici.

Le papyrus, soigneusement tenu à l'abri de l'air et de la lumière, se conserve dans de bonnes conditions. En trois ou quatre endroits seulement j'ai constaté que des fragments, — tout petits d'ailleurs — se sont détachés et déplacés parce que les deux verres entre lesquels les feuilles de papyrus sont enfermées adhéraient mal en ces endroits. L'écriture, très pâle et très effacée, ne doit pas l'être beaucoup plus qu'il y a quinze ou vingt ans. Du moins ai-je toujours, à très peu de chose près, pu vérifier les lectures de MM. Lefebvre, Körte et Jensen. Même lorsque telle ou telle de ces lectures m'a paru douteuse ou inexacte, j'ai pu retrouver pourquoi son auteur avait lu comme il l'a fait. Pour les lectures propres à Sudhaus, mes défiances se sont trouvées justifiées. Il semble avoir, dans sa collation, péché par excès de scrupule et de conscience. Il n'a pas voulu s'exposer à omettre de lire un seul point d'encre, et c'est ce qui l'a conduit à lire même ce qui était illisible, même ce qui n'existait pas. Un papyrus, surtout en aussi mauvais état que celui de Ménandre, est toujours couvert d'une foule de taches, de mouchetures sombres que l'on est exposé à prendre pour des lettres effacées. Il n'est pas un centimètre carré de marge où l'on ne puisse lire quelque chose si on le veut bien. — D'autre part, c'est une pratique courante et fort légitime, en papyrologie, de restituer de mots même très mutilés en utilisant les restes des lettres qui subsistent, en interprétant leur forme, droite ou arrondie, leur direction, leur place dans la ligne. Mais ce procédé demande à être employé très prudemment. On fait une hypothèse, on suppose un mot dont le sens paraît convenir, et on vérifie si les traces que porte le papyrus coïncident avec les lettres qui composent ce mot : encore ne faut-il pas perdre de vue que l'hypothèse semblera se vérifier d'autant plus facilement que les traces subsistantes seront plus minimes. C'est à quoi Sudhaus n'a peut-être pas toujours assez pris garde.

Je me permets d'insister un peu sur ce point, — bien qu'il ne s'agisse pas d'une idée nouvelle, — à l'intention des éditeurs qui ne peuvent utiliser, pour

BIFAO 27 (1927), p. 127-157 Octave Guéraud
Quelques notes sur le papyrus de Ménandre.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

leurs restitutions, que des comptes-rendus de collations, où les traces déchiffrées sur l'original sont reproduites tant bien que mal à l'aide de caractères d'imprimerie mutilés exprès pour cela. Ce genre de reproduction, le seul possible, peut facilement induire en erreur parce qu'il est trop précis. Un o coupé en deux fera croire que le papyrus portait certainement une lettre ronde, o, ϵ ou c, alors qu'il n'en est peut-être rien : une haste verticale un peu épaisse et en partie disparue dans une lacune de forme arrondie donnera l'illusion d'avoir appartenu à une lettre ronde. De même une haste verticale, dont il ne subsiste qu'un gros point entre deux déchirures obliques, semblera être le reste d'une haste oblique; ou inversement le reste d'une haste oblique sera pris parfois pour le reste d'une haste verticale. Enfin les lettres, sur le papyrus, sont loin d'être toutes tracées de façon impeccable et, si l'on examine le texte dans des parties où il est bien conservé, on trouvera quantité de lettres qui, mutilées, auraient été fatalement lues de travers. Comment aussi, dans les endroits mutilés, distinguer des restes de lettres les restes de ponctuations, points ou apostrophes?

A propos des apostrophes, je ne sais si l'on a remarqué avec quel soin elles ont été mises par le copiste du papyrus de Ménandre. Je n'ai pas constaté qu'il ait commis plus de deux ou trois erreurs *certaines* sur ce point. Il faut seulement noter qu'il n'emploie *jamais* l'apostrophe après une *préposition* élidée (ΚΑΤϵΜϵ, ΠΑΡΗΜΙΝ, etc...). Partout ailleurs il met soigneusement les apostrophes. Donc toute restitution qui exige une apostrophe alors que le papyrus n'en porte certainement pas, ou qui néglige une apostrophe que porte le papyrus, doit être tenue dès l'abord pour extrêmement douteuse. J'aurai l'occasion d'en signaler quelques-unes.

Avant d'aborder l'exposé de ma collation, est-il besoin d'ajouter que je désirerais la voir utiliser avec autant de circonspection et de défiance que n'importe quelle autre? On ne peut pas répéter à chaque ligne les formules de prudence : *je crois que..., il me semble que..., autant que je peux voir...;* et il faut bien aussi exprimer différemment les divers degrés de conviction auxquels on est arrivé. Si donc je viens à dire que le papyrus « porte *certainement* ceci » ou « ne porte *certainement* pas cela », on entendra qu'après un examen, le plus consciencieux possible, je suis arrivé à une conviction qui ne laissait aucun doute dans mon esprit : même dans ces cas là il se peut parfaitement que je

BIFAO 27 (1927), p. 127-157 Octave Guéraud
Quelques notes sur le papyrus de Ménandre.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

me sois trompé. Au reste, je ne suis peut-être pas le seul à qui cette restriction puisse s'appliquer.

Je désigne les vers par les numéros qu'ils portent dans l'édition de Sudhaus. Le lecteur fera bien de parcourir les notes qui suivent en ayant cette édition sous la main. Partout où je ne dis rien, on peut considérer que j'admets les lectures de Sudhaus comme sûres ou assez probables.

LE HÉROS.

Sudhaus signale, à gauche du titre, quelques traces très minimes qui pourraient être, dit-il, les restes d'un chiffre : *Fort.* Ξ *fuit, ut hæc fabula sexagesima fuerit.* J'ai vu moi-même deux tirets horizontaux, l'un plus bas que l'autre : le premier m'a paru faire partie de la ligne de tirets sinueux qui encadrait le titre, au-dessus et au-dessous; le second a tout l'air d'une *paragraphos.*

2. Suivant la façon dont on éclaire le papyrus, les lectures ΑΓΩΝΙΑΝ et ΑΓΩΝΙΑΙC sont également possibles.

9. La lecture ΤΑΚΑΤΑ est très vraisemblable. Je vois [illegible].

11. Sudhaus lit, après la lacune, les restes de ΗΡΑ :. Les : sont sûrs, le Ρ probable, Η et Α très douteux.

13 Avant l'Ε de ΕΦΘΑΡΜΑΙ, une petite trace oblique, vers le haut de la ligne, peut être soit une apostrophe, soit le reste d'un Δ.

25-27. Le papyrus semble attester ici une variante, provenant de l'incertitude dans la distribution des tirades. Au vers 25, je n'ai pas vu d'interponction après ΓΟΡΓΙΑC et, au vers 27, le copiste n'en avait pas mis après ΗΜΙΝ. On peut en effet attribuer à Daos l'ensemble de ces vers. Dans ce cas, les mots *ὁ τῶν προβατίων..... παρ' ἡμῖν* sont une explication qu'il ajoute pour que Géta comprenne mieux de quel jeune homme il s'agit. Quant au mot *οὗτος*, il désigne le berger *Τίβειος* dont il a été question plus haut. Mais comme Géta risquerait de comprendre qu'il désigne Gorgias, Daos ajoute ensuite ces précisions : *ὁ Τίβειος ὁ πατήρ*; cette façon populaire de s'exprimer serait bien conforme au réalisme de Ménandre [1]. — Mais après ΗΜΙΝ deux points ont été ajoutés au-dessus de la ligne et la marge droite, au niveau de ce vers, porte

[1] Cf. *Ἐπιτρ.* 82-83 la même façon de préciser après coup une indication, *ποιμήν τις*, par un détail supplémentaire, *τῶν τούτῳ συνέργων.*

BIFAO 27 (1927), p. 127-157 Octave Guéraud
Quelques notes sur le papyrus de Ménandre.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

l'indication ΔΑ/. On peut en effet supposer une intervention de Géta qui, en entendant le nom de Gorgias, demande à Daos : « Est-ce celui qui soigne les moutons chez *vous?* » Il faut évidemment, dans ce cas, écrire *ὑμῖν*, comme l'a vu Leo. Daos répond alors : « c'est bien lui, *οὗτος.* »

48. ΧΡΗCΤΟ[illegible]. Aucune certitude sur les lettres qui suivent ΧΡΗCΤΟC.

51. ΑΝΟΝΗΤΟΙ.[illegible]; ЄCΤ[Ι possible mais plus que douteux.

Pour les autres fragments du Héros, je renonce à donner typographiquement une idée complète des signes que j'ai copiés. En présence du papyrus même, il est très souvent impossible d'identifier avec quelque vraisemblance des mots réduits à trois ou quatre points disséminés : à plus forte raison le lecteur d'une telle collation n'en pourrait-il tirer aucun parti. Je me bornerai à présenter les remarques suivantes, en prenant pour base le texte de Sudhaus.

56. ΔΙΔΩΜΙ (Jensen) est probable sans être sûr. Je vois ΛΙΛ ΡΜΙ.

58. ΤΟΥΤΩ:Π[illegible]. Il n'est pas certain que la dernière lettre soit un Ο.

60. La restitution ΤΙCΔ'ЄCΤΙΝΠΟΤЄ, fondée sur des traces infimes, est dénuée de toute certitude. Seules les lettres ΤЄ ont une certaine probabilité.

64. La lecture ΑΠΟΡΙΑ (Jensen) est tout à fait certaine.

72.]Ρ:ΫΠΟΝЄ.C[illegible]

75. Je lis comme Sudhaus ΗCΧΥΝ. [illegible]ΥΤC

79. ÇΟΤΙ est possible; Δ'ΟΤΙ (*οἶδ' ὅτι*) le serait également.

82. Je lis, à la fin du vers, ΜΟΝΙ. Comme Sudhaus, je trouve ΜΟΛΙC moins probable.

83. De la restitution de Sudhaus ΤΟΤΗΝΙΚΑΥΤ', les deux dernières lettres sont sûres, tout le reste plus que douteux.

84. Au début du vers [illegible]ΟΠΡΑΓΜΑ. La Lecture ΚΡΙCΙC (Sudhaus) est des moins sûres.

85. ΑΠΟΛΩΛЄ me semble ne pas concorder avec les traces des lettres. ΑΠЄΛΑΒЄ serait possible sans être très probable.

Fragment *η*, *verso 4*. — Je lis ΛΑΒЄΙΝΟΔ''.

L'ARBITRAGE.

Fragment Z. — Je commence par ce fragment pour respecter la place que lui a donnée Sudhaus, bien que cette place ait été reconnue certainement

BIFAO 27 (1927), p. 127-157 Octave Guéraud
Quelques notes sur le papyrus de Ménandre.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

erronée. Il ne me paraît même pas absolument prouvé qu'il ait fait partie des Ἐπιτρέποντες. Sans doute nous y voyons un père se répandre, devant sa fille, en récriminations sur l'inconduite de son gendre. Mais ce gendre, qui s'en va au Pirée sous prétexte d'affaires et y passe le temps à boire en galante compagnie, est-il bien notre Charisios qui, lui, fait la fête chez son voisin, sans chercher de prétexte, sous les yeux mêmes de sa femme? Quant aux mots Θεσμοφόρια δὶς τίθει, | Σκίρα δίς, on les explique comme une allusion au double ménage qu'entretient Charisios, qui double les frais, en particulier les jours de fête. Je suis peu frappé de la valeur de cet argument, et je vois mal un père moderne faisant remarquer à sa fille que son mari, entretenant une maîtresse, fait double dépense pour Pâques et pour le jour de l'an. Ne s'agirait-il pas d'un mari prodigue qui voudrait voir Pâques et le jour de l'an revenir plusieurs fois dans l'année et dépense comme si c'était fête tous les jours?

Quoi qu'il en soit, ce fragment est l'un des plus difficiles à déchiffrer de tout le manuscrit. Sudhaus a fait progresser ce déchiffrement de façon très sérieuse. Je m'y suis appliqué à mon tour pendant une vingtaine d'heures. Voici les résultats de cet examen.

Recto. — La lecture des deux premiers vers est sûre, excepté les deux points de la fin du second, qui sont cependant probables. La paragraphos sous ce vers est certaine. L'enchaînement des idées, à cet endroit, me paraît avoir été très bien dégagé par Wilamowitz dans son édition des Ἐπιτρέποντες.

4. Ce vers est lu par Sudhaus ΟΥΚΕΤΙΛΟΓΙCΜΟΥ ΤΑΥΤΑΠΑΜΦΙΛΗ ΒΟΑΙ. Le premier et le dernier mot sont certains. J'ai lu ΟΥΚΕΤΙ'ϲ····ϝ··|¯¯¯··ϛ, ·ϗΜ ϽΛΗΒΟΑΙ. Des mots qui suivent ΟΥΚΕΤΙ, je n'ai rien pu identifier, sinon qu'une des lettres, dont la haste descend au-dessous de la ligne, devait être un Φ ou un Ρ, ce qui contredit la leçon, — peu satisfaisante en soi — de Sudhaus. Quant au mot ΠΑΜΦΙΛΗ, dont l'importance est capitale pour l'identification du fragment, je n'ai pas réussi à en lire autre chose que Μ et ΛΗ. Encore le Λ pourrait-il se lire Χ. Les traces des autres lettres sont infimes. J'ajoute que rien ne s'oppose à la lecture ΠΑΜΦΙΛΗ. Avant ce mot, Wilamowitz conjecture ΑΥΤΟ, leçon très satisfaisante à mon avis, mais que l'original ne permet ni de confirmer ni d'écarter.

5. ΑΦΙΕΙϹ et ΑΦΙϵΝ sont possibles. J'ai lu ΑΦΙΕΙ:. Cependant ΑΦΙϵΝ est un

BIFAO 27 (1927), p. 127-157 Octave Guéraud
Quelques notes sur le papyrus de Ménandre.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

peu plus vraisemblable, car pour lire ΑΦΙΕΙC il faut supposer que le C était collé tout contre l'I et il devait en outre être suivi d'une apostrophe dont on verrait la trace, le papyrus étant intact à cet endroit.

6. L'habile lecture de Sudhaus ΕΤΟΙΜΟC ΕΙΜΙ est très vraisemblable. Je lis ····Μ·C·:Μ:·

8. ΔΜ[··]ΗΔΕΩC··Δ'··CΦΟΔΡΑ. Le premier mot se termine par ΩC ou par HC; ΩC est plus probable et Sudhaus a sans doute raison de restituer ΑΜΕΛΩC.

Toute la fin du recto a été bien lue par Sudhaus. Le vers 9, en particulier, porte bien ΚΟΥC', avec apostrophe.

Verso. — 16. ΤΟCΟΝΔΗ est possible, quoique Τ et Η prêtent à quelque doute.

18. ΤΟΥΤ'ΟΙΔ'ΟΔΥΝΗCΕΙ·, lecture de Sudhaus, me paraît impossible. D'abord la place pour les lettres qu'il faudrait lire ΔΟΔ est insuffisante; et le papyrus ne porte aucune des deux apostrophes qui seraient nécessaires. Je lis ΤΟΥ⌐⌐Ι⌐·ΔΥΝΗCΙ·. ΤΟΥΤΟΙC est possible, sans être sûr. Dans ce cas, y avait-il une lettre entre le C et le Δ? ou un point en haut? Je ne sais.

Sudhaus lit ensuite ΠΕΡΙΜΕΝ ΕΙC ΠΟΛΙΝ, qu'il interprète : *περίμεν'. Εἰς πόλιν* [*δ' ἰών*... en supposant que Pamphilé (admettons qu'il s'agit d'elle) veut s'en aller et que son père lui ordonne de rester. Je préfère écrire, avec Wilamowitz, *περιμένεις* et chercher une opposition entre la conduite de Pamphilé et celle de son mari. Mais alors *πόλιν* n'est plus satisfaisant. Or la lecture en est aussi très douteuse, sans être impossible.

Je lis ⟦Π⟧ΩΝΛ. La première lettre est sûrement un Π. La seconde peut être un O fait en deux parties : un arc de cercle fermé par un petit trait droit, très semblable à un Α, comme souvent dans notre papyrus. Ce peut être aussi un Α. On peut ensuite lire ΛΙ mais Ν me paraît plus probable, car la seconde et la troisième branche sont liées et forment un coude assez arrondi. La dernière lettre, mutilée, est certainement un Ν. La lecture la plus probable serait donc ΠΑΝΝ, et ou pourrait compléter *πανν*υχίδα σύ, par exemple. Par comparaison avec le mot ΠΑΝΝΥΧΙΔΟC (v. 235), cette lecture est tout à fait admissible paléographiquement. Pour le sens, il faudrait admettre que Smikrinès parle avec une pointe d'ironie, volontairement blessante, en comparant à une veillée

BIFAO 27 (1927), p. 127-157 Octave Guéraud
Quelques notes sur le papyrus de Ménandre.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

de fête la soirée que sa fille passe sans dormir, à attendre en vain son mari.

La lecture ΠΟΛΥΝ, conjecturée par Wilamowitz, est à rejeter : il n'y a certainement pas d'Υ.

19. Je lis ΔΔΕΙ.··ϛ ΟΛ^ΠΙΝΕΙΜΕ····ṚṆḤÇΔΗ^. La lecture ΑΔΕΙΠΝΟϹ, très satisfaisante pour le sens, est possible quoique peu sûre. Sudhaus lit ensuite ΩΝ, qui me paraît à écarter, ΟΔΕ, proposé par Wilamowitz, me semble au contraire très probable. Le texte de cette phrase serait donc à peu près celui-ci : « Περιμένεις παννυχίδα σὺ| ἄδειπνος. ὅ δέ πίνει μετὰ πόρνης δηλαδή, toi tu veilles toute une unit à l'attendre, l'estomac vide, pendant qu'il fait ripaille avec une courtisane, comme de juste. »

20. Sudhaus lit ΠΟΡΕΥϹΟΜ' ΩϹ ΕΞΗΛΘΕΤΙϹ. Je vois avec certitude ϹΕΞΗ-ΛΘ·Ι. Les traces du début du vers sont trops infimes pour être reproduites exactement. Elles me paraissent cadrer assez mal avec ΠΟΡΕΥϹΟΜ. En particulier le reste de la lettre qui serait un Υ descend bas au-dessous de la ligne et me semble trop incliné pour être lu Υ. J'y verrais plutôt le bas d'un Ζ ou d'un Ξ.

21. La lecture ΔΙΑΝΥ]ΚΤΕΡΕΥΕΙ est plus que douteuse. La lettre qui suit le Κ n'a pas l'air d'un Τ; peut-être est-ce un Μ. L'Υ est douteux aussi. Je vois ⁄, mais le point qui se trouve en haut et à gauche de la haste oblique est une tache et non de l'encre. La lettre qui suit est arrondie Ϲ, après quoi il y avait soit une lettre, soit :

22. ϹΟΙ est possible, pas sûr. Avant ce qui serait un Ϲ, je vois un petit arceau très haut sur la ligne, comme une apostrophe.

23. Je lis, à peu près comme Sudhaus ···· ΚϘ·· ΕΙ·· ΛΟ^.

Après ce fragment Ζ, abordons ce qui constitue pour nous le début de la pièce.

68. Après ΠΑΡΩΝ je lis, comme Sudhaus, un Τ.

94. Le papyrus porte bien ΕΚΤΡΙΦΗ et non ΕΚΤΡ⌣ΞΦΗ comme l'indique l'édition de Sudhaus, par suite d'une erreur certaine.

145. Le Τ, avant la lacune, est probable.

146. Le Χ, après ΠΗΡΑΝ, lu par S. de Ricci, est certain.

157. A la fin de ce vers je vois, comme Sudhaus, les restes de deux hastes verticales. Η est possible.

192. La lecture et la restitution de Jensen ΗΜΟΙΔ[ΟϹΙΝΕΓ]ῲϘ[Ο]ΙΠΑΡΕΧΩ

BIFAO 27 (1927), p. 127-157 Octave Guéraud
Quelques notes sur le papyrus de Ménandre.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

CΩN, très satisfaisantes pour le sens, sont possibles, sans plus. Les lettres ΩC peuvent se lire mais ne s'imposent pas du tout.

193. Le Φ que l'on complète Φ[ΥΛΑΤΤЄIN, me paraît plus que douteux. Je vois simplement deux points :

210. Avant la lacune, je ne trouve aucune trace de l'Є que Sudhaus aurait vu en partie, d'après son édition.

211. Après KYKAN je ne crois pas qu'il faille chercher aucune trace de lettres. Le texte a disparu dans une lacune horizontale, large à peu près de la hauteur des lettres. Sur le bord supérieur de cette lacune, on voit, il est vrai, une traînée noirâtre : c'est une fibre qui, accidentellement, s'est imprégnée d'encre ainsi qu'il arrive souvent dans les papyrus qui ont été mouillés. Cette même fibre noircie barre également le haut des lettres AN. — En tout cas la conjecture AΦЄΞOMAI est à écarter, car la forme de la lacune permettrait de voir le haut et le bas du Φ.

212. Après ЄΠIЄIKΩC, il ne reste qu'un minuscule point noir, sur le bas de la ligne. On peut le lire M, aussi bien que n'importe quelle autre lettre.

215. Après ЄPAC^ il n'y a plus rien, qu'une trace noire formée par une fibre accidentellement salie d'encre.

244. Sudhaus a lu la fin du vers ΔЄOMAI:ΔЄYPOΔH CYP/. Cette leçon *δεῦρο δή*, au lieu de *ταῦτα δή* que tout le monde avait lu jusque là, était très séduisante et j'aurais aimé en donner confirmation. Mais malgré mes efforts, je n'ai pas pu lire autre chose que ΔЄOMAI:·AYTẠΔH ϹỤP. Le T me paraît, en particulier, à peu près sûr et je crois pouvoir affirmer qu'il n'y a pas de P. Il faut donc s'accommoder de *ταῦτα δή*. On ne peut guère rattacher ces mots à *δέομαι*; outre que l'interponction s'y oppose, l'expression serait peu satisfaisante. Le mieux me paraît être d'y voir une sorte de conclusion, d'exclamation destinée à clore la discussion sur ce point, quelque chose comme : « C'est bon ! » On peut rapprocher l'expression *ταῦτα μέν δή ταῦτα* : « en voilà assez sur ce point ». Dans la fameuse lettre de l'enfant gâté[1], le jeune polisson, après avoir déclaré à son père que, si son caprice n'est pas satisfait, il refusera de dire bonjour, de manger et de boire, termine sa lettre par le seul mot « Ταῦτα, Voilà ! »

[1] *P. Oxy.* 119.

BIFAO 27 (1927), p. 127-157 Octave Guéraud
Quelques notes sur le papyrus de Ménandre.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

261. Ce vers est un de ceux dont le sens est le plus controversé. Le texte, du moins n'en est pas douteux. On lit, au début, AY⌐, puis, après une petite lacune, le reste d'une haste verticale suivie d'un Θ mutilé mais sûr. Faut-il restituer AYTH ou AYTAI? Pour le savoir, j'ai mesuré, dans des passages où les lettres ont la même grosseur que dans celui-ci, la place occupée respectivement par les finales TH et TAI. Le résultat est net : TAI est trop long, TH convient exactement. Il faut donc lire *αὐτὴ θ' ὁμοῦ συνέπαιζον*. Pour le sens, il est clair aussi, pourvu que l'on ponctue après *συνέπαιζον* et que l'on considère la phrase comme interrompue après *τότε*. Habrotonon dit à Onésimos qu'elle jouait du luth pour des jeunes filles et prenait part elle-même à leurs jeux. Comme Onésimos pourrait s'étonner qu'on eût laissé ces jeunes filles jouer avec une courtisane, Habrotonon lui explique : « Moi non plus, alors, je..... » Elle allait dire : « Je n'était pas encore une courtisane ». Elle s'arrête, par pudeur, en faisant peut-être un geste évasif, et reprend, par une tournure moins crue : « Je ne savais pas encore ce que c'est qu'un homme ».

281. Je lis CYNYI··ϹΛ. Je n'arrive pas à décider si les deux dernières lettres sont ϵN ou PA. Les deux lectures sont possibles; toutes deux présentent des difficultés.

Les restitutions *σὺ νῦν γενοῦ* et *σὺ νῦν ὅρα* sont paléographiquement admissibles.

283. Après TOYT pas d'apostrophe, semble-t-il. Pourtant l'ϵ qui suit est sûr.

294. Comme l'indique Sudhaus, ΠOHCϵI a été corrigé en ΠOHCH (et non l'inverse).

317. Au début je vois ⊣. Je crois, comme Sudhaus, HΔH beaucoup plus probable que ϵCTI.

325. Je ne puis décider entre ΛΛΛ'H et ΛΛΛ'OY. Ce que Sudhaus a pris pour une addition au-dessus de la ligne me paraît être une simple tache.

353. Je lis, à la fin, TAYTHN̩. Il n'est pas sûr que la dernière lettre soit un Δ.

354. Vers à peu près désespéré : rien de sûr excepté ΛΠOΛϵIΠϵIN. Il m'a été impossible de retrouver sur le texte la lecture de Sudhaus ϵΠϵIΞϵTAI THNϵNΔON ΛΠOΛϵIΠϵIN, d'autant plus douteuse que d'après un texte bien

BIFAO 27 (1927), p. 127-157 Octave Guéraud
Quelques notes sur le papyrus de Ménandre.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

connu[1], les écrivains grecs, et en particulier Ménandre, réservent le mot ἀπολείπειν pour la femme qui abandonne son mari.

355. Comme Sudhaus, je lis à la fin, Δc. La restitution ΔΟΚΩ, est très vraisemblable.

364. Je ne crois pas que la fin de ce vers ait été déchiffrée exactement. Je lis ›ϗ◟ΞΙΝ. Je n'identifie pas la première trace de lettre. La seconde ressemble à un Λ plutôt qu'à un Δ (possible cependant). La troisième semble un Α (ou Ο) plutôt qu'un Ε. Entre ces deux lettres, il n'y a certainement pas d'apostrophe. Les lectures Λ'ΕΧΕΙΝ et Δ'ΕΧΕΙΝ sont donc à écarter. ΔΟΚΕΙΝ n'est pas impossible. ΛΑΛΕΙΝ est le mot qui me paraît coïncider le mieux avec les traces, sans être aucunement sûr d'ailleurs. Il est, en tout cas, prudent de s'abstenir de compléter, même *exempli gratia,* ce vers et le suivant.

382. ΤΟΤΗΝΑΠΛΟΥΝ. La seconde lettre peut se lire Α. Il n'y a pas d'apostrophe après le second Τ. Il est donc imprudent d'interpréter *τότ' ἦν ἁπλοῦν.*

384. Je lis ΤΥΧΟΝ plutôt que ΤΥΧΩ.

390 ΙΕΙΝΑΙc·····. Les dernières traces peuvent se lire CΤΑCΙΝ, mais sans aucune certitude.

392. Entre ΟΥΔΕΙC et Ε·ΕΡΟC, rien de sûr. ΔΥΝΑΙΤ'ΑΝ qu'a lu Sudhaus me semble impossible.

395. Je lis Δ··CΚΕΔΑΝ·····/Κ!CC. Le début me paraît être à peu près sûrement ΔΙΑCΚΕΔΑΝ. Le Δ semble, au premier abord, suivi d'un tiret horizontal vers le bas de la ligne : en examinant mieux, on voit que c'est la barre inférieure du Δ lui-même qui se prolonge un peu vers la droite. Après la lacune, ΕΚΤΟC, ΥΚΙΟC, d'autres lectures encore sont possibles. ΑΛΙCΚΟΜ'ΑΠΕΡΙCΚΕΠΤΟC (Sudhaus) me paraît nettement inexact, malgré les explications de la note.

405. L'indication du personnage qui parle, en marge de ce vers, a jusqu'ici été lue ΧΑΡ'. Moi-même, dans ma première transcription, n'ayant sous les yeux que le papyrus et le texte de Sudhaus, j'ai copié ΧΑΡ/, parce que cette lecture me semblait nécessaire, tout en ajoutant cette remarque que le Χ, mutilé, ressemblait étrangement à un Κ. Comparant ensuite les diverses éditions, j'ai constaté que Wilamowitz admettait la présence en scène, à ce moment, non pas de Charisios, mais du cuisinier Carion; tel est en effet le nom

[1] Bekker, *Anecd.* 421.

BIFAO 27 (1927), p. 127-157 Octave Guéraud
Quelques notes sur le papyrus de Ménandre.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

de ce cuisinier (cf. Wilamowitz, p. 49). J'ai donc examiné de nouveau le papyrus avec grand soin : le K me paraît tout à fait sûr, mais sa haste verticale est mutilée au milieu, ce qui fait qu'à une lecture rapide on peut le prendre pour un X.

413. L'édition de Sudhaus porte en marge l'indication CI/. Ce doit être une erreur matérielle : je n'en ai pas vu trace sur le papyrus.

422. ΤΕΤΟΚΕΚ. Pas d'apostrophe après le premier K. Il est donc imprudent d'écrire *τέτοκ' ἐκ*, ce qui au surplus n'éclaire pas grand chose.

428. Les mots ΟΥΔ'ΗCΧΥΝΕΤΟ sont très mutilés, mais la lecture en est sûre; c'est une des brillantes trouvailles de Jensen.

432. ΠΑΡ suivi de deux lettres illisibles. ΠΑΡΟΙ est très peu vraisemblable.

437. A la fin du vers, peut-être :

438. Au début de ce vers, qui est surmonté d'une paragraphos, je lis ⌐υ/ι. La lecture de Sudhaus, ΤΟΥΤΟΝ, est possible.

440. La dernière lettre avant la lacune est N ou M. Après la lacune, N et AI sont également possibles.

456. ΟΥΔ'Α/ Rien ne prouve que la dernière lettre soit un Λ.

458. ΗΜΗΜΕΤΕ (ou ΤΑ).

459. L'indication de personnage, dans la marge gauche, est de lecture très incertaine. Il est difficile (pas impossible) de lire ΧΑΙΡ/. Par moments, il me semblait lire ΑΒΡ/. Il est du moins dangereux de s'appuyer sur cette indication pour retrouver l'économie de cette scène.

463. Dans la lacune entre les deux Δ, il y a place pour trois lettres au moins.

472. Je lis ΩΦΙΛΑΤΑΤΟΝ····· ⌐ CIM·¬·PA. La lecture ΤΕΚΝΟΝ ΠΡΟCΟ-ΨΕΙ me paraît infiniment douteuse. ΜΗΤΕΡΑ est possible.

473. Je lis, au début du vers, ΚΑΙ··⌐, sans doute ΚΑΙΓΑΡ (ΚΑΙΤΟΙ est impossible) et à la fin, :ΠΟΡΕΥCΟΜΑΙ. Tout le reste est trop effacé pour être lu avec la moindre certitude. La restitution de Sudhaus, en particulier, ΚΑΙΓΑΡ-ΠΡΟCΗΛΘΕΚΑΙΡΙΑ, outre qu'elle ne repose à peu près sur rien, est inadmissible, puisque Habrotonon, à ce moment, ne sait pas encore qui est la mère de l'enfant. Elle ne la reconnaîtra que quelques vers plus loin.

475. ΕΝΑΝΤΙΟΝ est possible, au début du vers. Ensuite je ne lis plus que la fin ΕΓΙΝΩCΚΕΙC ΓΥΝΑΙ, suivie peut-être de : Il me semble aussi voir une

BIFAO 27 (1927), p. 127-157 Octave Guéraud
Quelques notes sur le papyrus de Ménandre.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

paragraphos sous le début de ce vers. Comme le suivant est probablement prononcé par Habrotonon, il faudrait attribuer au moins la fin de ce vers-ci à Pamphilé. J'avoue ne pas aimer du tout les restitutions qui font dire par Habrotonon à Pamphilé : « Regarde moi en face pour voir si tu me connais, femme ». J'aime beaucoup mieux admettre que Pamphilé, surprise de se voir interpelée et examinée avec insistance par Habrotonon, lui demande : « Est-ce que tu me connais donc, femme? »

476. La lecture ΗΝΘΟΡΑΚΑ est possible, mais je ne lis, avec quelque probabilité, que les lettres ΚΑ.

477. Je lis Γ̣Ι····Ϛ̣··ΙΡΑΔΕΥΡΟΜΟΙ ΤΗΝΟΗΝΔΙΑΟ. Au début ΤΙϹ Δ'ΕΙϹΥ n'est pas impossible : c'est tout ce qu'on peut en dire. Le reste du vers est à peu près sûr.

478. A la fin, ΕΠΙΘΕΑΙ est possible mais douteux. Je lis ΕϹΙΕ‹ ΙΙ.

479. L'amusante restitution de Sudhaus ΕΝΔΙΑΦΑΝΕΙ ΧΛΑΝΙΔΙΩ me paraît inconciliable avec les traces subsistantes. Je n'ai d'ailleurs aucune lecture satisfaisante à proposer.

485. Comme Sudhaus, je lis ΝΥΝΔ' plutôt que ΝΥΝΔ:

488. Je lis au début ¯·ΛϹ·ϒ····ϒ'ΟΥΓ̣Ε, le Γ étant peut-être corrigé en Ϲ. Ce que Sudhaus a lu, au début, comme un reste de Ϲ est peut-être un reste de paragraphos.

500. Avant la lacune, je lis ΕΝ^. Après le Ν, un Δ est possible mais très douteux. Une lettre ronde est également possible.

558-59-62-63. On a cherché à lire des noms de personnages dans les traces brunes en marge de ces vers. Il n'est pas impossible qu'il y ait eu des indications de ce genre, peut-être ajoutées de seconde main (Lefebvre). Toutefois je n'oserais pas affirmer que ces traces soient de l'encre, et en tout cas leur lecture n'offre absolument aucune certitude.

565. Je lis, avec hésitation, ¯^·ΕΙϹΑ̣.

567. Je lis, à la fin du vers, ϽΙ·: Les restitutions ΚΑΙΘΕΟΥϹ et ΤΟΥΤΟΝΙ sont également possibles.

584. ΜΑΤΑ. Ce vers est bien le dernier de l'acte. Il n'y a pas trace, au-dessous, de l'Ε que signale Allinson, d'après Capps. Ce dernier a pu prendre pour une lettre un des restes de traits sinueux qui encadraient l'indication ΧΟΡΟΥ.

BIFAO 27 (1927), p. 127-157 Octave Guéraud
Quelques notes sur le papyrus de Ménandre.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

587. Le raccord des fragments β_2 Q_1 est difficile à vérifier. Tel que le propose Sudhaus, il est très satisfaisant pour la face β_1 Q_2; mais il *semble* qu'alors, sur la face β_2 Q_1 les lignes de l'un des fragments rencontrent les interlignes de l'autre. Je ne peux toutefois rien affirmer, les deux fragments étant encadrés sous des verres différents et par suite très difficiles à rapprocher, d'autant plus que ce raccord ne se fait pas bord à bord et suppose un intervalle entre $\beta_{1\text{-}2}$ et $Q_{2\text{-}1}$. On fera bien de n'accepter qu'avec réserves la reconstruction présentée par Sudhaus pour les vers 587-88 et de n'en pas trop tirer de conclusions pour la reconstitution de l'intrigue.

Le texte de ces vers est, en outre, loin d'être certain. Au vers 587, je lis \ω^·ι·ρ·· ι' | ϵNANTIO. La restitution MAPTYPΩN ϵNANTION est des moins sûres.

588. χ·ι····AT'HΔϵ TOMϵTATA | ϛACKϵΠTϛ.

590. ΠOT' est sûr quoique très mutilé.

592. Je lis HMI plutôt que HΔI.

593. Je lis BΛϵΠϵ·C. Pas d'apostrophe après le Π.

594. AYTHN est plus probable que AYTON. Le peu qui reste de l'avant-dernière lettre semble bien appartenir à une haste droite.

596-625. Je renonce à reproduire mes transcriptions pour ces restes mutilés dont il n'y a presque aucun parti à tirer. Mes copies se rapprochent beaucoup de celles de mes prédécesseurs et je ne les crois pas plus sûres que les leurs. Je me bornerai à quelques remarques.

598. ϵITO, au début, est possible mais fort douteux.

604. La quatrième lettre est un P ou un O. OYKOI[ΔA serait possible.

608. ϵNΔONΠ·ι. La dernière lettre ressemble à un P (ΠAP?).

616. La lecture BPOTONŌ (Jensen) est probable, quoique le mot soit très mutilé.

648. Après CΠOYΔH, point en haut plutôt que double point.

656 Pas d'interponction après ΠΩC.

660. ϵNΔ· ·ϵ/ι. La lecture ϵNΔϵΛϵXH[est probable.

694. Sudhaus lit OIΔA▒ϵY et suppose que le papyrus portait OIΔA:ϵY. De l'A il ne reste que la partie gauche, un fragment de panse arrondie, qui peut se lire tout aussi bien ϵ. Quant à la trace suivante, elle me paraît trop grosse et trop longue pour être un point. Il y aurait d'ailleurs, entre l'A et ce point,

BIFAO 27 (1927), p. 127-157 Octave Guéraud
Quelques notes sur le papyrus de Ménandre.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

un intervalle anormal. Je préfère de beaucoup lire ΟΙΔΕΝ. A la question posée par Smikrinès à Sophronè : « Tu sais, toi, ce qu'il veut dire, celui-là? », Onésimos répond : « Oui elle le sait, sois en sûr; la vieille a compris plus vite que toi. » Le vers est faux : il manque une syllabe longue.

696. La restitution ΟΥΓΕΓΟΝΕΝ est possible mais très douteuse. Il ne resterait que des traces, très minimes, de ΝΕ (νι).

Fragment U. — D'après son aspect, on serait tenté de rapprocher ce fragment de la page $\beta_{3\text{-}4}$, comme l'a fait Wilamowitz. Il y a cependant une difficulté assez sérieuse à ce rapprochement : la marge, sur la droite de U_1 serait dans le prolongement de celle de β_3 et devrait avoir la même largeur depuis le pli médian jusqu'au début des lignes. Or la partie conservée de la marge de U_1 est sensiblement plus large que la marge de β_3, sans que pourtant les fibres de U portent trace de la cassure qui aurait dû être causée par le pliage de la feuille, quand fut confectionné le *quaternion*. Objection sérieuse, pas absolument suffisante, néanmoins, pour écarter la possibilité de ce rapprochement.

701. ΣΥΛ et ΣΥΜ sont également possibles.

704. Je lis]ΙΓωΜΕΝΟΥ. On peut lire aussi bien Τ ou Γ. La restitution ΑΠΑΤωΜΕΝΟΥ est téméraire. ΕΓωΜΕΝΟΥ serait aussi vraisemblable, sans être plus sûr.

LA BELLE AUX BOUCLES COUPÉES.

4. Au-dessous de la première haste du Μ, au bord de la lacune, on voit un petit trait oblique (Μ) que l'on peut prendre pour la queue d'un Α ou la fin d'un premier Μ, si toutefois c'est bien un trait d'encre.

31. Sudhaus a lu ΥΠΑΤΟΥ (faute pour ΥΠΑΥΤΟΥ). Je crois que le papyrus porte en réalité ΥΠΟΤΟΥ.

38. Les mots ΕΙΡΗΧ'ΟΝ ΤΡΟΠ[ΟΝ sont extrêmement mutilés; mais la lecture (par Jensen) en est à peu près sûre.

61. Je lis, comme Jensen, ΠΡΟϹ\ϹΟ\Ϲ'. C'est donc bien ΠΡΟΕΛΘΟΥϹ' qu'il faut restituer.

79. Je lis, à la fin, ΕΥΘΥϹΕΙΙ. La restitution ΕΙΠ[ΛΑΝω est possible, sans plus.

BIFAO 27 (1927), p. 127-157 Octave Guéraud
Quelques notes sur le papyrus de Ménandre.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

80. Le vers semble avoir commencé par ΗΜΕΡΟΝ. Pour lire C]ΗΜΕΡΟΝ, il faudrait supposer que le C débordait un peu dans la marge, par rapport au vers précédent. Toutefois, le C n'étant pas une lettre très large et les débuts de vers n'étant pas tous alignés très régulièrement, cette supposition n'est pas interdite. J'avoue ne pas trouver de sens plausible avec ΗΜΕΡΟΝ.

82-83. Le texte de ces vers tel que le donne Sudhaus est sûr.

84. Je lis ΜΗΤΕΡ'⸜. Après l'apostrophe, il me paraît difficile de lire un Υ. Je serais tenté de croire à une lettre arrondie, Ε, Ο, ou Α.

85. Après ΜΑΛΙCΘ', traces de trois lettres presque entièrement effacées. La lecture ΟΡΑ est par elle-même très douteuse. Elle est cependant rendue assez probable par l'apostrophe et le Θ.

86. Je lis ΑΡΕCΚΕΙ···ΓΕΠΙΒΛΕ|CΙ, les dernières lettres étant très douteuses. La lacune me semble un peu petite pour restituer ΠΑΝΤ'; ΤΟΥΤ' conviendrait mieux. Après ΒΛΕ, Φ et Ψ sont possibles. Les autres traces ne peuvent être identifiées.

87. Je lis ΜΥΛΩΝΑ, la dernière lettre visible étant bien un Α et non un Ι.

88. On ne peut guère décider si le papyrus portait ΟΥΤΟC ou ΟΥΤΟCΙ. La place, cependant, me paraît suffisante pour qu'on lise ΟΥΤΟCΙ. — Pas plus que Sudhaus je n'arrive à lire ΗΞCΙΝ: (Jensen) Comme lui, je ne peux lire que ΗΜΙΝ:, sans être sûr de ΜΙ. Après les deux points, je crois voir ΜΗΔΑΜ···ΕΧΝ ··⸜. Je n'ai pu réussir à lire ΔΟΚω (Sudhaus). L'éditeur ne doit pas oublier que, dans tout ce passage, l'encre a disparu à peu près complètement. On n'est guidé, pour la lecture, que par le léger sillon, la meurtrissure, causée sur la superficie des fibres soit par la pression de la plume du copiste, soit par l'action chimique de l'encre. Comme la surface du papyrus est elle-même loin d'être unie et propre, on conçoit combien il est facile de lire différemment les mêmes traces et combien il est prudent d'accueillir toutes les lectures avec défiance chaque fois qu'elles ne concordent pas.

90. Après CΤΡΑΤΟΠΕΔΩΝ: je crois lire ΑΛ ou ΑΜ.

91. Je lis Ο··ΑΠΟCΦΑ· ΤΟΥCΙΝ ΕΥΟΥC ΑΜ··⸜ΧΗΚΛΕΨΑ⸜. Les lettres ΑΜ sont fort douteuses et le Κ pourrait se lire Β, avec moins de vraisemblance toutefois.

92. Je lis ΑΛΛΑ····· ΕΚΔΟ|ΗC ΕΚΔΟCCΙ··ΕΙΛΑΒΟ. La lecture et la restitution de Sudhaus pour le début du vers sont sans vraisemblance. La dernière lettre visible me semble bien être une courbe fermée, Ο plutôt que Ω.

BIFAO 27 (1927), p. 127-157 Octave Guéraud
Quelques notes sur le papyrus de Ménandre.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

93. Je lis ЄΠΤΑ⌣ΙΙ/···ΥΤΑΛΛΑΝΤΑ: La lecture ΤΩΤΟΚΩ (Sudhaus) me semble presque impossible (en particulier l'Ο).

95. Les seules lettres certaines sont ΟΜΝΥΩ et ΚΑΘЄC. Avant ces dernières lettres, on peut lire CΙΩΙ, mais ΜΟΙ est également possible.

96. Je lis ΚΑΤЄΜЄΤΑ et ΜΑΛΛΟΝ: Après les deux points, ΔΙ, ΑΙ ou ΑΡ sont possibles; la haste de la dernière lettre est un peu courte pour un Ρ.

97. Je vois ··ΔЄΚ·ΙΝ··ΗΓЄΝΟ·Θ'ΟΜЄΛ····ϽΛΙCЄΥ. Avant ΛΙC, Ο et Ω sont possibles. La restitution de Sudhaus pour ce vers est, paléographiquement, tout à fait admissible quoique le sens n'en soit pas très satisfaisant.

98. Les dernières lettres visibles de ce vers sont ЄC. Le C, mutilé, est douteux. Avant l'Є on peut lire un Δ, sans certitude. La restitution ΔЄCΠΟΤ' doit être écartée, à mon avis. Moschion n'est pas le *δεσπότης*, pour Daos, mais le *τρόφιμος*, puisque le mari de Myrrhinè est encore vivant. Le nom de *δεσπότης* ne lui convient donc pas et l'usage (au moins littéraire) ne me semble pas admettre la confusion des deux termes.

100. Je lis ΚΑΙΤΑ·ιι. La lecture de Sudhaus ΚΑΙΤΑΛΑΙΠΩΡЄΙ est possible.

102. ΑΝΟΙΓЄ (Sudhaus) est assez douteux.

111. Je lis, à la fin Є···Є. On voit, au-dessus de la ligne, deux petites traces noirâtres. Est-ce de l'écriture ou des taches d'encre? Je ne sais trop. L'hypothèse de Sudhaus, ЄΠЄCΜЄ, n'est rien moins que certaine.

118. Je lis, à la fin du vers, Π·ΛΑΙΛ··: La lecture ΓΑΡ (Jensen) me semble peu probable; ΔΗ (Sudhaus) assez douteux.

122. ΤΟΥΤΟ et ΤΑΥΤΑ sont possibles.

125. ΟΙΚЄΙΩC est sûr; la dernière lettre est bien un C et non un Ι.

133. Après la lacune ΑΛΛ et ΟΛΛ (ΑΠΟΛΛΩ) sont également possibles.

135. Au début ΚЄΧΡΗCΑΙ est possible mais ne s'impose pas du tout.

136. Je lis ΚΟΥCΑΝΑΥΤΗΝ·ΤΙ Après ΑΥΤΗΝ il semble y avoir un Є plutôt qu'un Η.

139. Ce vers semble avoir été corrigé comme l'explique Sudhaus.

153. Je lis ΟΥΦΛΥΑΡ···ЄΡΑCΤΗΝ. Tous ceux qui ont déchiffré le papyrus ont lu ЄΡΑCΤΗΝ, excepté Sudhaus qui, tout en déclarant cette lecture possible, préfère lire ЄΤΑCΤΗΝ et restitue ΜЄΤΑCΤΗΝ'. Il obtient ainsi un sens très satisfaisant et remplit exactement la lacune, alors que la leçon ЄΡΑCΤΗΝ oblige à supposer une faute du copiste, supposition toujours dangereuse à propos d'un

BIFAO 27 (1927), p. 127-157 Octave Guéraud
Quelques notes sur le papyrus de Ménandre.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

texte mutilé. Cependant, après un examen très minutieux, je n'arrive pas à lire le premier T. Je vois une haste qui descend bas au-dessous de la ligne et, vers le haut de la ligne, un point arrondi qui ressemble à la boucle d'un P. Si la lettre était seule, on la lirait P sans hésiter. D'autre part le papyrus ne porte pas d'apostrophe après THN. Je n'ose donc pas confirmer la lecture ΜΕ-ΤΑCΤΗΝ et écarter ΕΡΑCΤΗΝ, bien que, pour le sens, la première soit infiniment plus satisfaisante.

160. ΕΧΟΝΤΑΠ·Υ···· ΡΑΓΕΠΑΙ. Entre le Π et l'Υ, d'ailleurs douteux, il n'y a place que pour une seule lettre.

170. Je n'ai pas vu la paragraphos que Sudhaus indique sous ce vers.

177-78. Au début de ces vers, un petit fragment du papyrus s'est détaché et a glissé entre les verres, de sorte que les premières lettres ne sont plus lisibles aujourd'hui.

181. A la fin du vers, CΤΡΑΤΙΩΤΗC··ΡΙ. Les deux dernières lettres se lisent assez bien ΡΙ. Après le C, Sudhaus a raison de rejeter la lecture Δ qui prend pour de l'encre ce qui n'est qu'un fragment de fibre; mais il n'est pas sûr du tout que cette même lettre soit un Ε. La restitution de Sudhaus, ΕΠΡΙΑΤΟ, est possible paléographiquement. Pour le sens, elle est loin de s'imposer. ΠΕΡΙΑΓΕΙ serait aussi admissible.

187. L'indication de personnage, dans la marge droite, est d'une extrême importance pour déterminer quels sont les acteurs présents sur scène à ce moment. Elle est malheureusement mutilée. Le début a disparu dans la lacune qui a rongé aussi la fin du vers. Je vois, au bord de la lacune, un petit arceau ouvert vers le haut, suivi encore d'un trou de petites dimensions, puis un tiret qui semble être une queue de lettre, enfin le tiret d'abréviation qui termine les indications de ce genre (⏑⏑'). Sudhaus a cru voir un Ω, qu'il considère comme sûr. Il ajoute que cet Ω devait être précédé d'une seule lettre : c'est ce que nous ignorons puisque nous n'avons pas la fin du vers et ne savons, par suite, quelle place pouvait occuper l'indication marginale. La lecture Ω est possible, mais pas sûre. J'admettrais volontiers un Α, avec une queue un peu allongée, comme souvent dans notre papyrus, à la fin des lignes. Sudhaus croit que le papyrus portait primitivement ΔΩ', mais il ne tient pas compte de ce tiret que je prends pour la queue d'un Α. Il est, en tout cas, impossible de lire ΔΩΡ' : il n'y a certainement pas de Ρ. Au vers 331, l'attribution d'une

BIFAO 27 (1927), p. 127-157 Octave Guéraud
Quelques notes sur le papyrus de Ménandre.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

tirade à Doris est signalée en marge par les lettres ΔΩΡ'. Peut-on admettre qu'ici le copiste se soit contenté de deux lettres, ΔΩ', au lieu de trois? Ce n'est évidemment pas impossible. Mais il se pourrait bien aussi que le papyrus ait porté ici ΔΑ' (qui me paraît répondre mieux aux traces), attribuant cette tirade à Daos. Je ne veux pas, pour le moment, m'arrêter davantage sur ce point, afin de ne pas retarder le lecteur qui cherche simplement ici une collation du papyrus. J'y reviendrai à la fin de ma collation de la *Περικειρομένη*, en exposant brièvement quelques idées qui me sont venues sur plusieurs points de l'intrigue.

188. ΟCΤΙC est assez probable, pas sûr. Ensuite je n'identifie rien avec certitude, mais la lecture de Sudhaus, ΑΥΤΗΝΑΙΤΙΑ ne me semble pas permise par les traces.

191. Il me semble lire ΤΕΤΡΑΔΡΑΧΜΟΙC.

195. Je ne lis avec certitude que ΜΑΡΤΥ····ΙΛCΓΕΙΤ'ΕΧΕΙΝ:. Les restitutions de Sudhaus pour ce vers sont très douteuses. Entre l'Υ et le Λ il y a sûrement place pour plus de trois lettres.

196. Je lis ΟΥΧ·····¯¯ΕΝΙ···Ψ·ọΜΑΙΤΙΝΑC. Avant ΕΝ, peut-être une apostrophe.

202. Après ΠΑΙΔΕC, une lettre mal tracée. Sudhaus hésite entre Ο et Π et imprime finalement *(ἐ)πὶ τὰ ϖελτί'*, «A vos boucliers!». Je crois certain qu'il y a ΟΙ et non ΠΙ. Mais l'Ο est corrigé, refait probablement sur un Ι, ce qui fait que sa moitié droite est rectiligne. — D'autre part, ΟΥΤΟΙ me paraît sûr, et l'expression ne laisse pas d'être embarrassante.

206. L'apostrophe avant ΕΙCΕΙΜ' n'est pas sûre.

207. Après ΕΟΙΚΑC, Α est sûr, Π possible. Mais ΑΠΟΝΟΕΙCΘΑΙ me semble cadrer très mal avec les traces que porte le papyrus.

216. ΑΝΑΓΕ et ΑΠΑΓΕ sont possibles.

273. A la fin du vers, peut-être ΛΑΛΩ¯ (=ΛΑΛΩΝ).

276. Dans la marge gauche, je crois apercevoir une indication de seconde main, d'une encre très pâle, en caractères tout petits et illisibles.

303. Après CΚΟΠΕΙC, je ne crois pas que le papyrus porte de point. La queue du C est simplement un peu empâtée.

304. Je vois, au début ..¯ΟΝΟΥ·····Α'ΟΥΤΟΥΤ'. La restitution ΓΕΓΟΝ'ΟΥΤΟC est bien séduisante. Pourtant il n'y a pas d'apostrophe après le Ν et ΓΕΓΟΝ

BIFAO 27 (1927), p. 127-157 Octave Guéraud
Quelques notes sur le papyrus de Ménandre.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

est un peu large et déborderait peut-être dans la marge (cf. le mot écrit au début du vers 317). Après la lacune, je verrais un Α plutôt qu'un Λ, qui cependant est possible et vraisemblable à cause de l'apostrophe.

308. Je vois, à la fin, ΠΡΑ̣⌒⌒ ou ΠΡΟ̣⌒⌒. A la quatrième place, un Ξ est peu probable, un Τ assez peu.

310. ΕΞΑΛΕΙΨΑΙΤ' est très probable. Le Τ, mutilé par un trou arrondi, est réduit à une trace arrondie qui risque de le faire prendre pour un C. En tout cas, Μ est impossible.

313. A la fin, ΠΟΛ›. ΠΟΛΥ et ΠΟΛΛ sont possibles; le premier est plus probable.

318. ΛΑΙC et ΛΑΝ me semblent également possibles.

323. A la fin, tout le monde a lu ΤΙΒΟΥΛΕ·.ΦΙΛΤΑΤΗ. Il faut évidemment restituer ΒΟΥΛΕΙ, mais entre l'Ε et le Φ il y a trop de place pour un simple Ι. Le point que l'on voit, sur le bas de la ligne, avant le Φ, n'est donc pas le bas du Ι, mais une interponction. Ce peut être un point unique, — bien que, dans ce cas, le point soit plutôt placé vers le haut de la ligne, — ou le seul subsistant d'un double point, dont le second aurait disparu dans la lacune. D'autre part, la dernière lettre (que Lefebvre indique douteuse) est, si je ne me trompe, un Ε et non un Η. On voit en partie le rond inférieur, par la meurtrissure imprimée sur les fibres; et s'il y avait là un Η, on devrait en voir la seconde haste car le papyrus est ici en bon état et la place serait suffisante entre la première haste et la lacune. Je crois que l'on peut écrire avec certitude ΤΙΒΟΥΛΕΙ:ΦΙΛΤΑΤΕ, en faisant prononcer le dernier mot par Glykéra. Il est naturel dans sa bouche puisqu'elle demande un service à Pataïkos; elle l'a déjà appelé ainsi au vers 301 où la lecture est certaine.

330. Je lis -Ε·C' (ou Τ') ΕΦΟΙCΝΥΝΙΛΟΓΟCΧΕΓΩΛΕΓΩ. Quelle lettre y a-t-il après ΛΟΓΟC (Χ, Λ, Δ?), est-elle biffée ou non, je n'ose en décider.

335. Je lis ›ΑΙΕCΑΘΛΙΑ : La restitution ΚΛΑΙΕΙC est vraisemblable, bien qu'un peu surprenant pour le sens.

Je voudrais, avant d'abandonner la *Περικειρομένη*, présenter quelques remarques sur l'intrigue de cette pièce. Ce n'est pas que je sois moi-même absolument sûr de leur exactitude. Peut-être sont-elles justes, au moins en partie. Je souhaiterais qu'elles soient discutées et que de là sorte plus de lumière pour

BIFAO 27 (1927), p. 127-157 Octave Guéraud
Quelques notes sur le papyrus de Ménandre.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

la reconstitution de cette intrigue, qui en a grand besoin[1]. D'abord, que s'est-il passé au juste, la veille de l'action, lors de l'arrivée de Polémon? On admet que cette arrivée a causé la fuite peu glorieuse de Moschion; après quoi Polémon, ayant assouvi sa colère sur les cheveux de Glykéra, s'est retiré avec ses serviteurs dans sa maison des champs. Or le récit de ces évènements par la Méprise ne dit pas que Moschion ait *vu* arriver Polémon. Nous savons simplement (v. 38-40) que Polémon a raconté aux spectateurs comment il a vu Moschion s'en aller en disant à Glykéra qu'il comptait la revoir à loisir. N'y aurait-il pas beaucoup de hardiesse de sa part, — il n'est pas un foudre de guerre — à exprimer cette intention sous le nez même de Polémon? Plus loin, dans sa longue scène avec Daos, nous le voyons s'apprêter à jouir d'un succès qu'il n'osait pas espérer si rapide. Il ne semble ni connaître la brutalité dont la jeune femme a été victime, ni redouter aucunement que Polémon, dont la jalousie s'est manifestée de façon si énergique, vienne troubler ses amours. Pourtant la maison de campagne où celui-ci est retiré ne doit pas être très loin de la ville, puisque Sosias est en perpétuel va-et-vient entre les deux, puisque, après avoir été en scène au début de la pièce (sans quoi Ménandre le présenterait plus clairement au vers 52) ce même Sosias a eu le temps de se rendre à cette maison de campagne et de revenir en scène au cours du même acte (v. 52).

Je serais tenté de voir les choses autrement. Polémon est arrivé juste à temps pour voir Glykéra sortir des bras de Moschion et entendre ce dernier exprimer le désir de la revoir plus à loisir (entendons : ailleurs que sur le pas d'une porte). Moschion est parti sans avoir rien vu et Polémon s'est retiré dans une maison, qui n'est pas nécessairement à la campagne. (Nous savons qu'il a acquis *récemment* la maison où habite Glykéra).

A la longue scène entre Moschion et Daos succède une autre dont les interlocuteurs ne sont pas aisés à déterminer. Sosias apparaît une seconde fois,

[1] M. Marcel Hombert vient de publier dans la *Revue belge de Philologie et d'Histoire* (t. VI, 1927) une excellente traduction de cette pièce, accompagnée de notes substantielles sur divers points de l'intrigue. Nous avions eu l'occasion de discuter ensemble sur la Περικειρομένη et nous sommes tombés d'accord sur beaucoup de points. M. Hombert a même eu l'amabilité de présenter quelques-unes de mes idées auxquelles il n'a pas cru devoir se rallier. Ne pouvant m'étendre ici longuement, j'invite le lecteur à se reporter au travail de M. Hombert.

BIFAO 27 (1927), p. 127-157 Octave Guéraud
Quelques notes sur le papyrus de Ménandre.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

venu pour rapporter l'uniforme de Polémon et surtout pour avoir des nouvelles. Après son monologue (v. 164-170), qui prend la parole? On admet parfois que c'est Doris. Mais les vers 171-175 me paraissent mal lui convenir. Il me semble d'abord peu vraisemblable qu'elle appelle ὁ ζένος Sosias qu'elle connaît depuis longtemps (v. 62). Le terme ἀφῖκται me surprend aussi. Même retiré à la campagne, Polémon est assez proche, nous l'avons vu, pour que la venue de Sosias n'ait pas de quoi surprendre Doris. Et pourquoi s'en inquiéterait-elle? Suppose-t-elle que Sosias ne fait que précéder son maître et que celui-ci va venir s'installer de nouveau dans sa maison de ville? c'est là tirer beaucoup de sens des mots « ὁ ζένος ἀφῖκται ». Le vers καὶ τὸ κεφάλαιον οὐδέπω λογίζομαι s'explique mal aussi. Il semble indiquer une idée — peu agréable — qui se présente soudain à l'esprit; or Doris ne peut pas penser à Sosias et à son retour possible sans penser à Polémon.

Je crois donc, et je ne suis pas le seul, qu'il faut faire prononcer ces vers, non par Doris, mais par Daos resté sur scène, dans quelque coin, après que Moschion est rentré. Si l'on admet ce que j'ai dit plus haut, on comprend la surprise et le mécontentement éprouvés par Daos en apprenant, ici pour la première fois, que les voisins sont revenus de la guerre, et cela juste au moment où des complications imprévues semblent s'opposer aux désirs de Moschion. — Mais si c'est Daos qui parle, δεσπότης, au vers 174, ne peut pas désigner Polémon : dans la bouche d'un esclave, ὁ δεσπότης c'est toujours « *mon* maître ». Le maître dont il s'agit est donc celui de Daos, le mari de Myrrhiné, dont il est question (v. 307) et qui ne paraît pas dans la partie conservée de la pièce. S'il ne paraît pas, n'est-ce pas parce qu'il est « à la campagne », comme le sont souvent les pères de comédie? Voici donc comment se présente la situation, pour Daos : une succession de déconvenues. Du côté de Glykéra et de Myrrhiné, il lui a fallu reconnaître qu'il s'était mépris et que les choses n'iraient pas toutes seules. Là-dessus il constate l'arrivée du militaire. Il ne manque plus qu'une malchance : supposez que le père de Moschion revienne de la campagne à l'improviste (θᾶττον) et trouve que son fils a installé une maîtresse dans sa maison, quelle scène il ne manquera pas de faire!

La présence de Daos étant admise, il n'est pas utile de faire intervenir un portier, θυρωρός, comme le font beaucoup d'éditeurs après Wilamowitz. Au

BIFAO 27 (1927), p. 127-157 Octave Guéraud
Quelques notes sur le papyrus de Ménandre.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

vers 182, Sosias dit bien : *κόψω τὴν θύραν*, mais il n'exécute pas cette intention puisqu'il ne prononce pas, ensuite, le Παῖ, ou Παῖδες qui est, en pareil cas, de règle absolue (en comédie au moins). Il n'a pas le temps de frapper à la porte, car il est interrompu par Daos qui, du dehors, l'interpelle : *Ἄνθρωπε κακόδαιμον, τί βούλει, ποῖ φέρει;* Ajoutons que la question : *Ἐντεῦθεν εἶ;* serait bien oiseuse si elle s'adressait à un portier sorti de la maison pour ouvrir à Sosias.

Daos rentre dans la maison au vers 205 (ou 206) et c'est alors que s'engage un dialogue entre Doris, sortie depuis peu, et Sosias.

D'après cette façon de voir, il n'y aurait plus besoin de supposer que Polémon est à la campagne, supposition fondée sur le seul vers 174. Il peut être resté quelque part dans la ville. La principale objection que je m'adresse moi-même sort du vers 103. Il est très mutilé, mais il y est visiblement question de « consoler » quelqu'un, qui ne peut être que Glykéra. Cela n'implique-t-il pas que Moschion et Daos sont au courant du retour de Polémon et de son acte de brutalité? Peut-il être question simplement de consoler Glykéra de l'absence de Polémon, d'adoucir pour elle la souffrance de la solitude? J'avoue que ce vers me fait garder des doutes sur mon système d'explication qui, par ailleurs, me semble écarter plusieurs difficultés sérieuses.

LA SAMIENNE.

15. Je lis à la fin ϹΚΟΠΟΥΜΕΝΟϹ⁻··· La lecture ΤΙΝΑ est bien peu sûre.

33. Η]ΔΗ (Sudhaus) est probable. ΤΟΔ l'est beaucoup moins. Je lis ΤΟν.

70. ΠΡΟϹΠΑΙΖΕΙϹΕΜΟΙ est possible mais pas sûr du tout.

84. Je lis ΤϹ····ⲥΓⲁ··Ρ, Sudhaus ΤΑ····ϹΓΑ··Ρ et ajoute : non fuit *πᾶ*[*ν*]. Je crois comme lui qu'il est impossible de lire un Π. La lettre suivante, qu'il lit Α, peut être lue Α ou ω (ϵΓω serait paléographiquement possible). La restitution ΤΑΧ'ΟΙΔϵΓΑΡΠΡΑΤΤΟΜϵΝΟΝϵΡΓΟΝ, d'un grec douteux, est à écarter : le papyrus ne portait pas ΓΑΡ, sinon la queue du Ρ, étant donné l'état du papyrus, devrait être très visible.

89. Après ΘΥΡΑϹ, restes de deux sommets de lettres. Cϵ est possible.

100. Comme Sudhaus, je crois que la quatrième lettre était une lettre haute (Φ ou Ψ); à moins qu'il n'y ait là une apostrophe.

BIFAO 27 (1927), p. 127-157 Octave Guéraud
Quelques notes sur le papyrus de Ménandre.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

101. Je lis ΓΑΙ. ΛΙΙ. La fin du vers est des plus douteuses. On peut lire, ΛΟΥ. ΝΟΝ. ΝΥΝ, ΘΩΝ.

103. Je vois ⸢⌒··ΕΚΙ. La lecture de Sudhaus ΟΓΑΡΤΕΚΕΙΝ est à écarter. La première lettre est haute et non fermée.

104. ΕΙΔΟΝ, de Sudhaus, est une pure conjecture. De ce qu'il interprète ΙΔ, il ne reste que deux points informes, mutilés de tous les côtés.

105. Le début de ce vers semble un défi à la sagacité des déchiffreurs. Il présente quelques lettres, relativement peu mutilées, et que personne, je crois, n'est parvenu à identifier. Je vois ΤΙ·Ο⏑⏑ΕCΤΙΝ. Les lectures ΤΙΝΟC et ΤΙΓΑΡ sont impossibles, à moins de supposer ces mots écrits de façon anormale. — A la fin du vers, je lis, comme Sudhaus, ΟΓΛΛΛΑ.

131. Au-dessus de ΓΟΝΩ, quelques traces minimes. Sudhaus propose de lire *τῇ φύσει*. Cette glose serait bien peu utile et, à mon avis, trop courte pour les traces.

167. -ΕΡΑΠΑΙΝΑC. Sous le C, Sudhaus a cru voir un point d'encre et suppose qu'un autre, au-dessus de cette lettre, a pu disparaître dans l'usure du papyrus, ces deux points indiquant la suppression du C. En fait, il y a sous le C un tout petit point sombre, qui ne semble pas être de l'encre. Au-dessus du C, le papyrus est un peu froissé par un pli qui retournait le coin inférieur de cette page, mais il ne semble pas qu'il y ait jamais eu d'encre. Il faut donc écrire *θεραπαίνας*. Supprimer le *s* est une conjecture et non une lecture.

202. A la fin, ΟΙΧΟ et ΟΙΧΕ sont également possibles.

289. Je vois ΠΑΡ⏑·⏑·····ΓΟΥΤ'. La lecture ΠΑΡΟΡΑΝ n'est pas très probable, car il semble qu'on devrait voir la queue du second Ρ. Elle n'est pas impossible non plus. Sudhaus lit ΠΑΡ̣(Ο)!Ę(Α)/····Ο·ΤΟΥΤ' et restitue ΠΑΡΑ-ΠΕΜΠΤΕΟΝΤΟΥΤ' : restitution possible mais très douteuse. Ce qu'il lit ! est une trace brune et ce qu'il lit / est une ombre formée par le papyrus lui même, sur le bord de la lacune. (Ce genre d'erreur est beaucoup plus facile à commettre qu'on ne le croirait, pour peu que les deux couches de fibres ne soient pas cassées exactement au même endroit).

292. ΑΥΤΙC et ΟΥΤΟC peuvent également se lire.

294. Je lis, à la fin Μ·Ι⸢··'. La quatrième lettre peut être lue Π.

306. Après ΤΙ, un reste infime de lettre : ΔΗ, ΟΥΝ, ΓΑΡ sont également possibles.

BIFAO 27 (1927), p. 127-157 Octave Guéraud
Quelques notes sur le papyrus de Ménandre.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

310. Je lis .ιιΖΕΙΝ ····ΜΑΘΗ····Δ. La quatrième lettre peut se lire Ζ ou Ξ. La septième est un Ν bien plutôt qu'un Μ.

329. Presque tous les éditeurs admettent, après Leo, que le papyrus portait ici : ΘΥΜΙΑΜΑΤΙ[ΘΥΜ]ΑΤ'ΑΝΑΠΤΕΤΑΙ ΘΥΜΑΤ'ΗΦΑΙCΤΟΥΦΛΟΓΙ et rétablissent le vers sous la forme : *Θυμίαμ' ἀνάπτεταί τι θῦμά θ' Ἡφαίστου φλογί*. Il faut supposer que le copiste, après avoir écrit une première fois les mots ΤΙΘΥΜΑΤ', par anticipation, les a répétés à leur véritable place, mais en omettant cette fois d'écrire ΤΙ. Il faut donc lui imputer une double faute (je ne compte pas le Τ au lieu de Θ devant Ἡφαίστου) assez bizarre, pour aboutir à prêter à Ménandre un vers qui n'augmente pas sa gloire. Il est passablement lourd; le mot ΤΙ, en particulier, semble bien oiseux.

Pour ma part, je préférerais de beaucoup la restitution de Capps : *Θυμιᾶτ' ἀνάπτεταί τε θύμαθ' Ἡφαίστου φλογί*. Mais comment rendre compte du texte du papyrus? Capps ne le fait à peu près pas. Je m'étais avisé de l'explication suivante. Supposons que le papyrus (dont la lecture est fort douteuse) ait porté ΘΥΜΙΑΜΑΤΙ ΘΥΜΙΑΤ' ΑΝΑΠΤΕΤΑΙΘΥΜΑΤ'ΗΦΑΙCΤΟΥΦΛΟΓΙ. Après ΑΝΑΠΤΕΤΑΙ, rétablissons le mot ΤΕ, qui est nécessaire métriquement et dont la chute s'explique sans peine à la suite de la finale *-τεται*, qui pour le copiste représentait déjà deux fois le son ΤΕ. Il ne nous reste plus qu'à considérer ΘΥΜΙΑΜΑΤΙ comme une glose et à l'écarter pour que notre vers soit parfait. Or précisément, à la fin du vers précédent, notre copiste a écrit ΟΙΝΟCΚΕΡΑΝΝΥΤΑΙ, ΟΙΝΟC étant une glose évidente qu'il faut supprimer pour rétablir le vers. Puisque cette glose est déjà passée dans le texte, c'est qu'elle remonte plus haut que notre copiste. Le même commentateur qui a ajouté *οἶνος* devant *κεράννυται* n'a-t-il pas pu, pour la même raison, suppléer aussi le sujet de *θυμιᾶται*? J'ajoute qu'il est impossible de décider si le papyrus porte ΘΥΜΙΑΜΑΤΙ ou ΘΥΜΙΑΜΑΤΑ, qui serait encore plus satisfaisant pour mon explication. L'avantage de cette explication est de ne prêter au copiste qu'une faute, l'omission de ΤΕ à une place où cette omission est très naturelle.

Je dois dire qu'après avoir vu le papyrus je garde cependant des doutes sur le véritable texte de Ménandre, car je n'arrive pas à déterminer ce que pouvait porter le papyrus. Si le début ΘΥΜΙΑΜΑΤ est assez sûr, le mot suivant, dont les lettres sont disparues ou mutilées, ne se laisse pas déchiffrer avec certitude et je n'ose pas affirmer que ni ΘΥΜΑΤ' ni ΘΥΜΙΑΤ' soit la bonne lecture.

BIFAO 27 (1927), p. 127-157 Octave Guéraud
Quelques notes sur le papyrus de Ménandre.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

337. Je lis au début ⁻ϽN. La restitution ϹΠЄΥϹΟΝ est donc possible.

340. Je lis au début ıϹ. La lettre qui précède Ϲ peut se lire de toutes les façons.

Arrivé à la fin de ces notes, — je n'ai rien d'important à dire sur la *Fabula incerta* — je voudrais en dégager quelques réflexions sur la manière dont doit s'éditer un texte que nous possédons dans les conditions où nous est parvenu celui-ci : par un manuscrit unique et très mutilé. Il semble en effet que la philologie moderne n'ait pas encore fixé sa méthode avec certitude en face de ce problème nouveau. L'éditeur a le choix entre deux procédés. Il peut raisonner ainsi : puisque je dois publier Ménandre, puisque mon lecteur attend de moi du Ménandre, je ne dois pas introduire dans mon texte un seul mot sans avoir la conviction absolue (sinon la certitude) que c'est bien le mot dont s'était servi Ménandre. Il peut aussi se croire tenu de tirer parti le plus complètement possible des restes que le hasard nous a conservés, et considérer comme son devoir de présenter au lecteur un texte aussi exempt de lacunes qu'il se pourra.

Une phrase n'est pas forcément incompréhensible parce que certains mots ont disparu. L'éditeur, par ses propres recherches, aidé aussi des éditions précédentes, des articles de revues, peut retrouver la suite des idées et la construction générale de cette phrase ; quand le lecteur, à lui seul, ne tirerait peut-être rien des restes mutilés et se contenterait d'y jeter distraitement un rapide coup d'œil. Il va de soi que l'éditeur ne se flattera pas de retrouver toujours les termes mêmes employés par l'auteur. Il aura soin de prévenir qu'il offre telle ou telle restitution « *exempli gratia* ». Il tâchera, au reste, de ne rien restituer qui soit contraire au vocabulaire, à la syntaxe, au style, à la métrique de son auteur, de ne rien introduire dans le texte que l'auteur lui-même n'eût consenti à écrire.

On pourrait caractériser les deux méthodes en disant que la première se propose avant tout de présenter un texte exact, la seconde un texte intelligible tout en restant vraisemblable. Chacune d'elles a ses avantages évidents, et prête à des critiques.

On peut reprocher à la première d'être une méthode paresseuse et de ne pas faire progresser le texte, puisqu'elle se borne presque à reproduire, en caractères typographiques, ce que porte le manuscrit. Le reproche est loin d'être en-

BIFAO 27 (1927), p. 127-157 Octave Guéraud
Quelques notes sur le papyrus de Ménandre.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

tièrement fondé. D'abord ce n'est pas besogne de paresseux que de déterminer exactement ce que porte l'original. De plus il ne s'agit pas d'éliminer toute restitution : il en est qui sont parfaitement certaines. Cela ne signifie pas qu'elles doivent venir immédiatement à l'esprit de quiconque voit le texte; on a pu en proposer beaucoup d'autres avant que celles-là fussent trouvées. Mais une fois qu'elles le sont, elles ne laissent plus aucun doute. Pour prendre un exemple, le texte du vers 362 de *l'Arbitrage*, *πέπ[υσ]ται τὰς ἀλ[ηθείας ἴσ]ως*, rétabli par Wilamowitz et Jensen, est à mes yeux aussi certain que s'il était conservé intact. Or l'éditeur peut toujours espérer que, là où ses prédécesseurs ont trouvé seulement des restitutions douteuses ou peu satisfaisantes, lui découvrira la bonne, celle qui s'impose. Il doit s'y efforcer et s'il est consciencieux, il ne se dispensera pas de ce travail. Pour les passages nombreux où il n'atteindra pas la certitude, rien ne l'empêche de faire connaître par une traduction, par des notes, dans un apparat critique, la façon dont il lui paraît vraisemblable de reconstruire l'armature de la phrase, son sens général. Il n'est alors pas obligé de le faire en grec, ni surtout en vers et n'a pas à tenir compte des moindres traces qu'on a lues ou cru lire sur le papyrus. Enfin, comme il ne faut avoir la superstition d'aucune règle sauf celle du bon sens, il se permettra, s'il le juge bon, quelques restitutions même douteuses en des endroits où le sens est tout à fait sûr et où l'on n'hésite qu'entre des synonymes également convenables. Il pourra, pour éviter de laisser un vers boiteux, restituer un *γάρ* purement conjectural là où l'auteur avait peut-être écrit *οὖν* ou *δή* : cela ne tire pas à conséquence pourvu que le lecteur soit prévenu.

Je vois à cette méthode un gros avantage : c'est de donner un texte exact, auquel le lecteur peut se fier, sans être constamment en éveil contre les fantaisies, les erreurs, voire les extravagances possibles de son éditeur. Mais en revanche ce lecteur ne fait-il pas une perte en ne tirant aucun parti de passages mutilés qui, convenablement restitués, lui auraient offert un sens plausible et intelligible?

Pour répondre à cette question, il faut s'entendre sur ce qui fait l'intérêt d'un texte littéraire. Dans un document juridique, historique, un texte de loi, un contrat, on cherche des connaissances, des faits. Le fond, en ce cas, est bien plus important que la forme et pourvu que l'on restitue au texte son sens exact, il importe assez peu que l'on retrouve les termes mêmes dans lesquels

BIFAO 27 (1927), p. 127-157 Octave Guéraud
Quelques notes sur le papyrus de Ménandre.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

il était rédigé. Dans un texte littéraire, je ne dirai pas que la forme l'emporte sur le fond, mais que le fond prend de l'intérêt par la forme sous laquelle il est présenté. Cela est vrai de Ménandre autant et plus que de tout autre. Racontez à quelqu'un le sujet de l'*Arbitrage* : il y verra un mélange, assez plat, de banalité et d'invraisemblance. Faites-lui lire le dialogue entre Habrotonon et Onésimos, le monologue de Charisios : il sera surpris et charmé. Alors, que nous importe d'avoir une phrase savamment restaurée, si ce n'est pas du Ménandre? Ce pourra être un texte aussi bon que du Ménandre : ce n'est pas ce qu'attend le lecteur. Il est probable, d'ailleurs, que ce sera moins bon que du Ménandre.

De deux choses l'une : ou bien un passage est assez peu mutilé pour que le sens apparaisse d'une manière certaine et alors une restitution qui n'est pas le texte même de l'auteur est superflue. Ou bien, — c'est généralement le cas — le sens et la construction de la phrase mutilée prêtent à des doutes et l'on ne sera guère avancé pour avoir proposé une restitution dont le mieux qu'on puisse dire est qu'elle n'est pas invraisemblable, pas plus invraisemblable que cinq ou six autres, aux yeux de gens qui savent le grec comme nous pouvons le savoir.

Les lecteurs peu familiers avec les papyrus peuvent croire que je m'exagère la difficulté de retrouver les termes, et au moins le sens, d'un passage mutilé. Or il n'est pas rare qu'après avoir déchiffré, publié même, un texte mutilé, on retrouve la partie manquante. On constate alors, pour peu que la lacune dépassât quelques lettres, que cinq fois sur dix on s'était mépris sur le sens, neuf fois sur dix on n'avait pas retrouvé les mots exacts. Ce dernier genre d'erreur est plus aisé à commettre, et plus fâcheux aussi, dans les textes littéraires que dans les autres. Quelle restitution nous rendra les audaces de style, les images saisissantes, les tours volontairement familiers, emphatiques ou archaïques, qui font le charme d'un écrivain? Cela aucun éditeur ne se flatte de nous le rendre. Que nous promet-il? Le sens général? Ce serait bien peu de chose, sans le charme du style; mais c'est encore plus qu'on ne peut nous promettre. Tout au plus aurons-nous un sens *possible* de la phrase, entre d'autres également possibles.

Le lecteur qui parcourt son Ménandre avec le désir de goûter un beau texte (car il y a encore des gens qui pensent que c'est dans cette intention que les

BIFAO 27 (1927), p. 127-157 Octave Guéraud
Quelques notes sur le papyrus de Ménandre.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

œuvres littéraires ont été composées, et que c'est là leur meilleure utilisation) est surpris de voir qu'à de longs passages pleins d'aisance et de naturel succèdent d'autres passages où le dialogue s'embarrasse, devient terne et pâteux, mal relevé par des plaisanteries fades, des jeux de mots pénibles où l'on sent un lointain relent de cuisine aristophanesque. Il s'étonne et se demande si le bon Ménandre sommeille, lui aussi, par moments. Puis il s'aperçoit qu'il n'est plus question de Ménandre : il a sous les yeux de l'« *exempli gratia* ».

On peut trouver que je juge sévèrement des restitutions faites par des éditeurs consciencieux, préoccupés de respecter strictement la langue et la métrique de l'auteur. Personne ne rend justice plus que moi à la somme de travail et de science qu'exigent ces restitutions : beaucoup représentent de véritables tours de force. C'est que justement cette façon de restituer repose sur une équivoque, que je désirerais mettre clairement en lumière, car elle consiste à présenter avec une apparence de rigueur scientifique ce qui en est le plus dépourvu.

On poussera jusqu'à l'extrême le souci de l'exactitude et de la précision; on marquera soigneusement par des crochets que l'α du mot *καί* est restitué, et on n'oubliera pas d'indiquer en note l'auteur de cette ingénieuse conjecture. A côté de cela, un vers est-il mutilé, effacé, réduit à quatre ou cinq traces noirâtres, disséminées et informes? On relève ces traces; on leur attribue, sans trop de certitude naturellement, des formes précises de traits droits ou courbes; on relie entre eux ces traits, arbitrairement bien entendu, et on y retrouve des lettres; ces lettres, convenablement reliées à leur tour par quelques autres, formeront deux ou trois mots, à l'aide desquels on parviendra bien à restaurer le vers tout entier; et l'exactitude scientifique sera bien observée, puisqu'on n'aura violé aucune règle connue de la langue et de la métrique de Ménandre et puisque, dans le vers ainsi refait, chacune des infimes traces noirâtres, base de tout cet édifice, se retrouve bien à sa place et telle que dans le papyrus..... à moins qu'on n'ait lu de travers. Quel malheur qu'un vers, reconstruit aussi scientifiquement, ne soit pas du Ménandre et que, trop souvent, ce ne soit même pas du grec! Par le seul fait qu'on restitue *dans le texte,* on s'impose nécessairement une foule de contraintes dont souffriront, sans aucun bénéfice, la simple grécité et le simple bon sens.

Dès l'instant qu'on restitue dans le texte, on s'interdit d'aller jamais à

BIFAO 27 (1927), p. 127-157 Octave Guéraud
Quelques notes sur le papyrus de Ménandre.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

l'encontre de ce texte. Mais si ce texte est réduit à quelques traces presque illisibles? Il faudra adopter une lecture et s'y tenir. La restitution en sera-t-elle plus certaine? Non, puisque la lecture ne l'est pas; mais en revanche on s'est déjà imposé l'obligation de conserver toutes à leur place ces lettres douteuses. — Pourra-t-on se permettre d'introduire de la prose dans les vers de Ménandre? Même dans la seule intention de faciliter le travail du lecteur, aucun éditeur n'oserait prendre cette liberté. On restituera donc en vers. Nous savons donc ce que c'est qu'un vers grec? Oui, à peu près. — Mais pourra-t-on compléter des vers de Ménandre avec des expressions d'Homère ou suivant les règles qui régissent ceux d'Eschyle? Non; il faudra s'astreindre, — et ce n'est pas peu de chose — à respecter les usages métriques propres à Ménandre, patiemment dégagés par White, et à n'employer que des termes attestés avec certitude chez Ménandre ou ses contemporains. — Aurons-nous au moins la satisfaction de nous dire que, si le texte ainsi rétabli n'est peut-être pas celui-là même qu'avait écrit Ménandre, c'est du moins un texte qu'il aurait pu écrire, auquel il aurait souscrit? Certainement non, à moins d'avoir une confiance excessive dans la façon dont nous savons le grec. Boileau, qui n'était pas un cuistre, remarquait déjà combien les Romains auraient sans doute ri des vers latins composés par les plus habiles érudits de son temps. Nous avons beau faire des statistiques, compter les brèves et les longues, noter les places qu'elles occupent : la langue de chaque époque a ses nuances que la grammaire ne peut pas codifier, que seuls peuvent connaître ceux-là mêmes qui la parlent. Quand nous entendons notre langue parlée par un étranger, s'il n'a pas vécu très longtemps parmi nous, ne sommes-nous pas sans cesse choqués par l'emploi anormal qu'il fait de termes et de tours parfaitement corrects? A plus forte raison est-il téméraire de prétendre refaire du Ménandre, en s'imposant par surcroît l'infernale contrainte de laisser à leur place trois ou quatre lettres qu'on a cru lire ici ou là. Ménandre lui-même y aurait renoncé! Ainsi, pour avoir voulu restituer dans le texte, on se sera soumis à mille nécessités qui rendront le travail difficile à l'extrême, sans avoir rien gagné en certitude ni même en vraisemblance; il y a toutes chances pour que le sens et le bon sens y aient perdu.

Pour conclure, j'estime qu'on ne saurait traiter avec trop de respect l'auteur que l'on édite. Un texte mutilé doit s'admirer comme une statue mutilée. La

BIFAO 27 (1927), p. 127-157 Octave Guéraud
Quelques notes sur le papyrus de Ménandre.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Vénus de Milo nous plaît telle qu'elle est; et nous n'entendons pas qu'on lui refasse des bras, même dans une attitude *vraisemblable*. Qu'on nous rende ses *véritables* bras, si on les retrouve. Une tête, un pied, une main, un fragment de torse peuvent avoir leur beauté, sans que nous sachions ce qu'était la statue dont ils faisaient partie. Tel qu'il nous est parvenu, Ménandre offre assez de passages intacts pour valoir la peine qu'on le lise. Là où le texte n'est pas trop mutilé, des notes discrètes ou une traduction peuvent suggérer ce qu'étaient peut-être les grandes lignes du passage. Mais on évitera d'introduire dans le texte des restitutions qui forcément sont plus que douteuses, que Ménandre aurait sans doute désavouées avec énergie et qui pourtant, du fait d'être imprimées dans le texte, même entre crochets, prennent aux yeux du lecteur une valeur de probabilité qu'elles sont loin de mériter. Quant à ceux qui n'auront pas le courage de lire Ménandre à cause des lacunes, tant pis pour eux. Il existe aussi des gens qui, devant la Vénus de Milo, trouvent seulement à dire : « Mais elle n'a même pas de bras! ».

O. Guéraud.

BIFAO 27 (1927), p. 127-157 Octave Guéraud
Quelques notes sur le papyrus de Ménandre.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net